1

Les cimes des arbres se perdaient dans les nuages. Des nuées d'insectes crépitaient et l'air résonnait du cri des jacamars. La forêt bruissait dans la chaleur, pleine de craquements et de frôlements, si dense que la clairière où se dressaient les deux *malocas** était presque invisible.

Assise dans la pénombre, une femme donnait le sein à son bébé qui tétait avec de petits bruits de plaisir, les yeux mi-clos, bercé par les mouvements du hamac.

L'Indien ne quittait pas des yeux la petite part du ciel qui perçait entre les branches. En quelques instants, elle avait viré au noir de plomb, comme si le jour venait de s'éteindre. Il roula quelques feuilles de tamïale en une grosse cigarette qu'il alluma aux braises du feu, et l'odeur du tabac se répandit sous la toiture de paillis.

* Maison communautaire dans laquelle vivent plusieurs familles.

Le hurlement aigu d'un *alawata** retentit comme une alarme. Immédiatement, les singes, les oiseaux et les insectes se turent. Tous en même temps. Les feuilles elles-mêmes se figèrent dans une immobilité de pierre. Sans le moindre souffle pour les agiter. La cigarette à deux doigts des lèvres, l'Indien semblait attendre quelque chose et la forêt entière attendait avec lui. Seuls les minuscules soupirs du bébé troublaient l'épaisseur du silence.

Une bourrasque de vent agita soudain les branches, quelques gouttes tièdes s'écrasèrent dans la poussière et un éclair taillada les nuages. Le coup de tonnerre qui suivit sembla fracasser le ciel. L'Indien tira quelques bouffées de sa cigarette. C'était l'un de ces orages comme il en éclatait chaque jour à la saison des pluies, assourdissant, capable de tout détruire sur son passage. La pluie mugissait comme un torrent, la terre vibrait sous les impacts de la foudre et, chaque fois, le bébé sursautait entre les bras de sa mère.

La pluie redoubla de violence. Les deux pieds dans la boue rouge qui dévalait vers l'*iguarape***, l'Indien termina sa cigarette. Il récupéra soigneusement

* Singe hurleur.
** Ruisseau.

les feuilles à demi calcinées de son mégot et s'adossa au poteau d'entrée de la maloca. Tout autour de lui, le monde était devenu uniformément liquide.

Il fallait attendre. Rien d'autre.

Un dernier roulement de tonnerre, un rayon de soleil entre les branches… Aussi brutalement qu'il avait débuté, l'orage s'arrêta.

La terre se mit à fumer dans la chaleur et la forêt reprit son tapage habituel. Cris des oiseaux, coassements des grenouilles et piaillements des singes minuscules qui se pourchassaient.

C'est alors que, pour la première fois, les Indiens entendirent le bruit.

Il provenait du côté où le soleil se lève. Un bourdonnement sourd et lointain, étouffé par les arbres, mais clairement audible.

Tous se regardèrent. Les femmes, les vieux, les chasseurs, les enfants… Ils n'étaient qu'une douzaine, mais tous avaient entendu. Même la petite fille qui ouvrait maintenant grand les yeux. Ici, chacun apprenait à déchiffrer les bruits de la forêt dès le plus jeune âge. C'était une question de vie et de mort. Une herbe froissée, une branche brisée, un frôlement… Le moindre craquement avait sa signification. Venimeux, armé de griffes ou de crocs, le danger se

cachait partout, il fallait le déceler avant qu'il ne soit trop tard. La vie – sa propre vie – en dépendait. Mais ce bruit-là, ce grondement qui se répandait sous les arbres, personne ne l'avait jamais entendu. Aucun des anciens ne se souvenait d'une chose pareille. Jamais encore la forêt n'avait parlé de cette façon.

Des regards s'échangèrent et un mot circula à voix basse.

Les *kalawas*… Ce bruit portait la marque des kalawas.

Les kalawas étaient ces hommes qui vivaient au-delà de la forêt. La plupart étaient étrangement pâles, mais paraît-il que certains étaient noirs, et d'autres ni blancs, ni noirs. On racontait beaucoup de choses sur eux. Qu'ils portaient une peau de tissu par-dessus leur peau d'homme et que quelques-uns avaient le visage couvert de poils, comme les animaux. Personne ne savait d'où ils venaient, mais une chose était certaine : les kalawas n'étaient pas indiens. Ils venaient pour l'or, les diamants, les opales, ou encore pour les arbres qu'ils coupaient et emportaient on ne savait où. C'était du moins ce qu'on disait. Parce que ici personne n'en avait jamais vu, ni même approché. Seulement entendu parler.

On disait d'autres choses aussi…

Que les kalawas étaient coléreux et imprévisibles, capables de tout détruire sur leur passage. Que leurs armes de fer crachaient la mort et que le plus sage était de les éviter.

Mais comment éviter d'entendre ce grondement qui envahissait la forêt ?

L'Indien prit ses armes de chasse. Un arc et des flèches. Les autres chasseurs du village l'imitèrent et, par des sentiers si étroits qu'ils disparaissaient sous les herbes, s'enfoncèrent dans la forêt, légers et silencieux, comme s'ils glissaient sur les herbes.

Le grondement enflait à chaque pas. Toujours plus fort, plus étrange, et plus inquiétant. Le soleil était à la moitié du ciel lorsqu'ils arrivèrent. Le bruit était tout proche. Juste derrière le rideau de feuilles que l'Indien écarta doucement.

Ce qu'il découvrit alors n'avait aucun sens.